

Hommage au grand paroleur de poésie

André Vanasse

Numéro 85, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39052ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (1997). Hommage au grand paroleur de poésie. *Lettres québécoises*, (85), 5-5.



Hommage au grand paroleur de la poésie

C'ÉTAIT EN 1965. MON PREMIER LANCEMENT. J'étais impressionné. On m'invitait, moi, pour la sortie d'un livre ! Je n'en revenais pas...

À cette époque, on recevait avec un certain panache : l'alcool coulait à flots et les buffets étaient impressionnants. Ce soir-là, nous n'étions pas très nombreux. Une quarantaine d'invités tout au plus. Nous parlions à voix basse de choses et d'autres quand soudain est arrivé un personnage qui m'a figé sur place. À peine avait-il pris le temps de croquer quelques canapés (arrosés d'un bon scotch !) qu'on entendait sa voix de stentor résonner dans toute la salle et imposer un silence poli.

Je ne me souviens pas des paroles qu'il a prononcées. Elles devaient forcément porter sur le littéraire ou sur le politique. Car Gaston Miron, que j'ai vu des dizaines et des dizaines de fois par la suite, n'a jamais cessé de faire son spectacle dans les lancements, se moquant de tel personnage politique, faisant l'apologie de tel écrivain ou réfléchissant à voix haute sur un vers, une phrase, un aphorisme.

Le dirai-je ? Je me souviens de ma déception quand je l'ai entendu redire à peu près la même chose à quelques jours d'intervalle. L'idée qu'il n'était qu'un amuseur public m'a alors traversé l'esprit.

Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai compris que Gaston Miron était la victime de son propre mythe et que c'était presque malgré lui qu'il prenait la parole, un peu comme les curés le font en chaire. En fait, il était investi d'une mission : celle de porter sur ses épaules toute la poésie du monde et particulièrement celle du Québec. Sans doute avant chaque lancement se répétait-il des phrases clefs comme le font les professeurs au moment d'entrer dans une salle de cours. Son enseignement, c'est dans les lancements qu'il le professait...

Gaston Miron savait-il qu'il était l'un des plus grands paroleurs que le Québec ait porté ? Difficile à dire. Chose certaine, dès l'instant où il prenait la parole, on avait l'impression qu'une machine intérieure se mettait en branle. Le personnage s'animait, son débit prenait alors une impressionnante amplitude, tout se rythmait en lui, le grand paroleur qu'il était naissait sous nos yeux. C'est le même du reste qu'on reconnaît à la lecture de ses superbes poésies.

Ceux qui l'ont vu à l'œuvre n'ont sûrement pas oublié ces moments de silence où Gaston, fier de l'effet produit, bougeait, dans un mouvement continu, sa mâchoire inférieure. En fait, tout Gaston était contenu dans ce menton mobile. Au même moment, on pouvait noter l'éclat vif de son regard qui disait son réel plaisir et sa complicité avec tous ceux qui l'entouraient.

Chaque fois que je pense à lui, c'est cette image qui me vient à l'esprit : celle de l'enfant fier de son coup qui n'arrive pas à croire qu'il ait pu tenir en haleine une salle complète...

La dernière fois que j'ai vu Gaston Miron, c'était au Salon du livre de Montréal en novembre dernier. Le choc a été terrible : j'avais devant moi un Gaston déjà possédé par la mort. Il était spectral, sa peau avait pris l'inquiétante texture de la cire.

Pourtant, il s'est montré égal à lui-même. À peine avait-il mis les pieds dans le stand de XYZ éditeur qu'il jouait son numéro. Venu saluer son ami Jacques Pelletier, auteur de *Au-delà du ressentiment. Réplique à Marc Angenot*, il s'est aussitôt installé à sa place et s'est mis à haranguer la foule, la sommant de lire cet incontournable. Pris à son propre jeu, il a pris un exemplaire et il a vraiment insisté pour le payer. Que faire ? Si je lui offrais, allait-il croire que je le traitais comme un être à part ? J'hésitais. À la caisse, Ginette Beaulieu, la responsable de la production de la maison, m'a donné la réponse : elle a éclaté en sanglots. Je suis revenu le livre en main et je le lui ai offert. Gaston m'a remercié avec beaucoup d'émotion. Je suis resté là, figé, ému moi aussi.

Je devais partir. Au moment où j'enfilais mon manteau, Gaston s'est précipité vers moi pour me saluer et me remercier encore une fois. *L'aurais-je fait s'il n'était pas venu de lui-même ?* Je l'ai pris par les épaules et je lui ai dit : « Je veux que tu saches, Gaston, que je t'aime », puis je suis parti et je me suis fondu dans la foule.

Je savais que c'était la dernière fois que je le voyais. J'aurais voulu lui en dire plus, mais je n'ai pas réussi, *trop pris par mes émotions.*

C'est la dernière image que je garde de lui. Elle m'est très chère... 🐾

Le directeur,
André Vanasse

